L'EMEUTE DES PASTOUREAUX EN 1320

Venus de Normandie, les dits pastoureaux, c'est-dire en occitan des petits bergers, ou des meneurs de troupeaux, semèrent le désordre, la désolation et une série de massacres de communautés juives. Ce phénomène n'était le premier du genre, 70 ans auparavant en 1251 des mouvements similaires, toutefois plus massifs en nombre, se produisirent au sein du royaume français du temps de Louis IX, suite à sa capture lors de la septième croisade. Il a été retenu le texte d'un abbé, M. Jean-Marie Vidal (1872-1940) et chapelain de Saint-Louis les Français à Rome, qui a collecté un ensemble de textes et a restitué les grandes trames des nombreux incidents que provoquèrent cette seconde croisade des Pastoureaux, qui concerna de nombreuses villes du royaume.

« Nous réunissons sous ce titre assez long un petit nombre de documents qui se rapportent à l'invasion des Pastoureaux en l'an 1320. Dans l'introduction qui les précède, nous tâchons de compléter nous-même l'histoire de cette invasion d'après les renseignements qu'ils nous fournissent.

Le juif Baruc avait été victime des excès des Pastoureaux à Toulouse. Il avait dû, bien à regret, se laisser conférer le baptême, pour échapper à la mort ; mais, le danger écarté, il était retourné aux pratiques du judaïsme, tenant pour nul le Sacrement reçu.

L'évêque de Pamiers, Jacques Fournier (Benoît XII), informé de son apostasie, le cite devant son tribunal. Il comparaît un mois et quelques jours à peine après les événements de Toulouse. — Son interrogatoire nous fournit certains détails qui pourront servir à l'histoire de la « muete » des Pastoureaux du XIV^e siècle ; il nous aide à fixer quelques dates et nous éclaire sur les procédés employés par les Pastoureaux à l'égard des Juifs. — De plus, il est intéressant, au point de vue de la procédure, par la façon dont l'évêque amène l'accusé, en usant de persuasion et de discussion, à l'acceptation volontaire des dogmes de cette religion dont la crainte lui avait ouvert les portes.

Nous ne nous arrêterons pas sur ce dernier point. Le lecteur remarquera la bienveillance avec laquelle l'évêque entreprend lui-même l'instruction chrétienne du néophyte ; avec quelle patience il engage avec lui la controverse et résout ses difficultés. L'adversaire était de taille à en faire ; il possédait si bien sa Loi, ses Prophètes, son Talmud, que Jacques Fournier, malgré sa science théologique, éprouva quelque peine à le réduire.

Nous insistons, de préférence, sur les renseignements historiques que la Confession de Baruc nous apporte, et à ce propos, nous reprenons brièvement l'histoire du mouvement des Pastoureaux, d'après les chroniqueurs.

*

En 1320, « commença en France une muete sans nulle discrecion » (une expédition sans nulle discrétion). Une sorte de vent de démente, impétueux comme une tempête, souffla dans nos campagnes. On vit, tout à coup, errer en plusieurs endroits, des bandes de gens des deux sexes, qui se donnaient pour mission d'organiser la croisade et d'aller à la délivrance des Lieux-Saints (Jérusalem).

Cette troupe était singulièrement composée. C'étaient de « menues gens », des hommes des champs, des gardiens de bœufs, de moutons et de porcs, qui, abandonnant leurs familles et leurs amis, laissant là leur charrue et leurs bêtes, s'en allaient à l'aventure.

C'étaient des jeunes gens « légers », des jeunes filles suspectes, qui espéraient trouver dans la liberté, une excuse à des mœurs irrégulières. Les plus âgés n'avaient pas plus de vingt ans, le plus grand nombre en avaient quatorze ou quinze. Ils quittaient la maison paternelle contre la volonté, ou à l'insu, de leurs parents.

Ils étaient misérablement habillés, portaient pour tout vêtement un sarreau de lin (vêtement couvrant) et marchaient pieds nus. Ils ne possédaient ni argent, ni vivres. Leur bagage consistait en une besace qu'ils portaient sur leur dos, attachée à leur houlette (bâton du berger).

Quel motif avait pu décider ces gens naturellement paisibles et inoffensifs à entreprendre une telle campagne ? Quelle influence avait développé en eux le goût des aventures ?

— L'idée d'une croisade lancée sous saint Louis, avait une première fois séduit les paysans, à qui il n'avait manqué, pour la réaliser, que des moyens de transport.

Depuis l'équipée de 1251, on n'avait cessé d'en parler et de préparer l'expédition. Il se peut que cette même idée ait réussi à soulever, à 70 ans d'intervalle, les descendants des premiers pasteurs croisés et que ceux-ci, impatientés par la longue hésitation des organisateurs, aient conçu le dessein de se mettre en route quand même, sans songer aux difficultés pratiques de l'entreprise.

Mais il est évident que ce dessein n'a pas germé tout seul et simultanément dans la tête de ces pauvres gens, surtout, qu'ils ne sont pas partis sans un mot d'ordre donné en préalable. Le soulèvement des pasteurs a donc été longuement préparé, du moins à son point initial, par des prêcheurs de village quelconques, de bonne ou de mauvaise foi, qui, travaillant sous-main, ont séduit l'imagination naïve de leurs jeunes complices et ont réussi à former un noyau solide de fanatiques et d'illuminés. Quelques chroniqueurs nous signalent en effet l'existence de deux meneurs de cette sorte. C'étaient des gens peu recommandables: un prêtre chassé de son église à cause de ses fautes et un moine apostat de l'ordre bénédictin.

Ces deux personnages ne dirigeaient pas effectivement la bande, qui, de l'avis de la plupart des historiens, ne reconnaissait ni chef ni maître ; ils étaient de vulgaires « trufeurs » (diseurs de futilités), dit la Chronique de St. Denis qui s'étaient joués de la crédulité des simples, en exploitant leurs mysticisme mal éclairé. La petite troupe eut vite atteint, grâce à la renommée, le chiffre de 10.000 individus, venus de partout. À mesure qu'ils avançaient, l'embauchage était plus aisé ; l'exemple des premiers prêchait suffisamment et entraînait des foules entières.

Ils marchaient en silence, avec un ordre apparent, placés sur deux files — comme dans une procession — la croix en tête. Ils visitaient les églises et les sanctuaires renommés, demandant l'aumône sous prétexte d'obtenir des secours pour leur expédition. Ils paraissaient, en somme, n'avoir que des desseins pieux et de saintes pensées.

Les populations leur donnaient volontiers des vivres et des subsides en argent « pour l'amour de Dieu ». Ils eurent longtemps la faveur de la foule, qui, ne voyant pas qu'ils pouvaient être un danger imminent, ne considéra que la noblesse de leur entreprise. On lui faisait, du reste, croire, que c'étaient Dieu lui-même et ses anges qui avaient suscité les faibles et les petits pour accomplir par eux de grandes choses.

Mais les pieuses résolutions ne durèrent pas. Voyant que leur troupe croissait sans cesse, les Pastoureaux « sentirent leur force et osèrent des actions plus téméraires ». Du reste, il leur était arrivé des recrues dont les desseins n'étaient rien moins que sages. C'étaient des brigands, des voleurs, des désœuvrés, des mendiants de toute sorte, qui pervertirent la troupe et l'habituaient au pillage et au crime.

— Dès lors, elle commença à imposer sa volonté par la force : en foulant aux pieds la raison et la justice.

— Le pouvoir judiciaire essayait-il de punir les coupables, ceux-ci résistaient, aidés de leurs camarades, qui brisaient, au besoin, les portes de leurs prisons.

C'est cette armée d'indisciplinés qui se présenta devant Paris avec le dessein de demander au roi de se mettre à la tête de la croisade. Philippe (V) le Long était loin de s'opposer à ce projet. C'est pourquoi il parut favoriser les Pastoureaux. Ceux-ci, forts de cette sorte de protection, se montrèrent arrogants. Paris était un terrain favorable au pillage ; ils ne manquèrent pas de l'exploiter. Ils eurent aussitôt maille à partir avec la police, qui en emprisonna quelques uns. Les autres, furieux, pénétrèrent dans la ville, envahirent le monastère de Saint-Martin-des-Champs, délivrèrent ceux qui étaient renfermés dans les cachots, puis allèrent assiéger le Châtelet. Le prévôt, Gilles Hakin, refusait de leur donner satisfaction à l'endroit de leurs prisonniers ; ils le « tresbuchierent » (jetèrent) du haut d'un escalier et le laissèrent pour mort. Ils se retirèrent ensuite dans le Pré-aux-Clercs, après avoir constaté que les prisons de Saint-Germain-des-Prés ne renfermaient aucun des leurs. Ils avaient ouï dire que le chevalier du guet devait venir, avec une troupe armée, pour leur livrer bataille. Mais le guet ne vint pas, on ne sait pour quel motif. Ils s'éloignèrent enfin ; nul ne les inquiéta.

Satisfaits d'en avoir imposé à Paris et au roi et d'avoir gagné moralement une grande victoire, ils se replièrent sur le Midi. Ils étaient persuadés que rien ne résisterait plus devant eux. Personne ne les molestait, sachant qu'il ne l'avaient point été à Paris. — Ils profitèrent de cette liberté, pour se livrer aux pires désordres. Ils volèrent, pillèrent, même les clercs, dévalisèrent les églises et les monastères ; et afin de conserver l'amitié du peuple, qui aurait pu se lasser de les nourrir et de se voir dépouillé, afin de mieux satisfaire leur soif de carnage et de rapine, ils se tournèrent contre les Juifs, ennemis légendaires des Chrétiens.

Ils ne laissaient à ces malheureux que deux alternatives : le baptême ou la mort — Le récit de Baruc est intéressant à cet égard. Lorsqu'ils arrivaient dans une ville possédant un Ghetto (le terme usité date du XVI^e siècle, on parlait plutôt de « Juiverie »), ils se ruaient dans ce quartier et pourchassaient les Juifs jusque dans leurs maisons. Si ceux-ci refusaient de recevoir le baptême, ils étaient égorgés sur le champ ; sinon, on les conduisait dans l'église, où la cérémonie baptismale avait lieu à l'instant même. Les biens du Juif massacré étaient confisqués au profit de la bande ; la maison du Juif converti n'échappait même pas au pillage.

En agissant de la sorte, les Pastoureaux étaient assurés d'obtenir la faveur populaire : la foule, qui ne perdait pas une occasion de molester les Juifs, était, dans toutes ces choses, de connivence avec les envahisseurs.

— A Toulouse, elle brisa les chaînes de quelques uns d'entre eux que le sous-vigier conduisait en prison. L'argument qu'ils invoquaient pour obtenir son secours, c'est, qu'en somme, leur but était saint : venger le Christ, son tombeau et ses enfants des injures que

leur faisaient soient les Sarrasins, soient les Juifs.

Quant aux seigneurs, aux officiers royaux, aux magistrats des villes et des châteaux, ils étaient en proie à la terreur et n'osaient point, ou mieux ne pouvaient point sévir contre ces malfaiteurs enrégimentés.

— Le baile (celui qui dirige) de Grenade (sur Garonne, en Occitanie) engage deux Juifs de cette ville à fuir vers la forteresse de Verdun, se déclarant impuissant à les protéger lui-même contre la fureur de leurs ennemis.

Les Capitouls de Toulouse sont désarmés en face de l'agitation populaire. À Montgiscard, le baile de l'endroit fait cause commune avec les Pastoureaux et semble ratifier leurs excès. À Albi, à Lézat, ainsi que nous le verrons, les consuls gardent la même attitude.

La conduite du clergé, au début, ne fut pas différente, il faisait comme tout le monde : il ne pouvait que se taire.

— De très rares clerics prirent part aux déprédations. L'un d'eux, Guillaume Roysse, fut condamné plus tard à 100 livres d'amende « pour avoir donné aide aux Pastoureaux dans l'incendie de la tour de Saintes. »

— Les deux clerics chargés de surveiller le Juif Baruc, dominés par la crainte, se montraient inflexibles aux demandes du malheureux. « Si tu ne te fais baptiser, lui disaient-ils, tu seras massacré comme les autres. »

— L'évêque d'Albi, Béraud, avait pactisé avec les Pastoureaux.

— L'archevêque de Toulouse, craignait, en s'opposant à ces forcenés, d'attirer sur lui et son église de graves désagréments.

Il faut, nécessairement, attribuer cette attitude des pouvoirs ecclésiastique et civil, à la profonde terreur inspirée par l'émeute. Lorsqu'ils le pouvaient sans danger, baillis, viguiers, seigneurs, clerics et prélats, prenaient la défense des Juifs.

Les Pastoureaux, en quittant Paris, prirent la route du Midi. Ils traversèrent le Berry,, passèrent à Limoges et vinrent assiéger dans la tour de Saintes, une troupe de Juifs, qui, traqués par eux, y avaient cherché refuge. La tour fut incendiée.

Ils ravagèrent ensuite le Périgord, le Bordelais et pénétrèrent enfin dans le Languedoc. Ils avaient alors des armes et des étendards. Bernard Gui dit qu'ils massacrèrent les Juifs « en Gascogne, dans la province de Toulouse, dans les diocèses de Cahors et d'Albi ».

— A l'aide des documents que nous publions, il nous est facile de préciser ces renseignements ; d'établir une chronologie assez exacte des événements ainsi que l'itinéraire de l'étrange invasion.

La première date que nous puissions préciser est le jour de l'Ascension, jeudi 8 mai 1320.

Ce jour là, le pape Jean XXII, fortement préoccupé des progrès des Pastoureaux, effrayé des bruits que l'on faisait courir de leur venue à Avignon, — ces bruits avaient peut-être quelque fondement, — promulgua des censures contre ceux en général qui prendraient la Croix sans l'autorisation du Pape.

À cette date, les bandes vagabondes commençaient à ravager l'Agenais. Je présume qu'elles durent se séparer du côté d'Agen, en deux groupes principaux ; que l'un prit par la vallée du Gers, tandis que l'autre suivit le cours de la Garonne.

Le premier descendit en Gascogne. Il assiégea pendant huit jours, à la fin de mai ou au commencement de juin, les villes de Lectoure et d'Auillar, possessions du vicomte de Lomagne, qui dut, à cause de ce contre-temps, interrompre son voyage auprès de la Curie (Rome). Ils parurent ensuite devant Auch, saccagèrent la Juiverie de Pavie (dans l'actuel département du Gers), aux portes de cette ville, passèrent par Cimont et probablement par l'Isle-Jourdain.

C'est cette troupe, je crois, qui, venant de Bragayrac, en suivant le cours de la Save, arriva le jeudi 12 juin, à Grenade. — La population de cette ville fraternisa (3) avec les envahisseurs et les Juifs furent traqués et massacrés. Deux d'entre eux, Salomon et Eléazar, habitants du village d'Ondes (4), vinrent chercher protection près du baile de Grenade, qui se déclara impuissant à répondre de leur vie et leur conseilla de chercher refuge dans la forteresse royale de Verdun.

— Ce détail nous permet de conclure que le fameux siège de Verdun, raconté par les chroniques, n'avait pas encore eu lieu le 12 juin; sinon la forteresse n'aurait pu servir de refuge aux Juifs, qui y furent si fort maltraités.

De Grenade, les pastoureaux se répandirent dans le Toulousain. On trouve des traces de leur passage à Liézat (6), où les habitants les reçurent avec empressement.

— Dans l'enquête qui fut faite en 1329, on reprocha à la population et aux consuls de cette ville d'y « avoir laissé circuler les Pastoureaux, avec armes défensives et offensives, de les avoir reçus avec faveur, de leur avoir fourni des vivres. Plus de vingt habitants s'étaient armés, et, étendard déployé, s'étaient joints aux Pastoureaux, au mépris de l'autorité du roi ; les consuls avaient laissé enfoncer les portes de la maison du seul Juif résidant à Liézat, dont les biens avaient été pillés par les envahisseurs. Les Pastoureaux s'attaquèrent ensuite à un notaire de la ville, voulant le forcer à livrer les reconnaissances de dettes contractées envers les Juifs, pour détruire ces actes, comme ils l'avaient fait à Toulouse et dans le Quercy. Les consuls, malgré sa requête, ne cherchèrent point à le protéger et les actes furent brûlés. Les commissaires déclaraient que la ville méritait de perdre son consulat et sa liberté. Pour éviter les ennuis du procès, les deux parties s'accordèrent et la ville obtint un pardon complet, moyennant le paiement d'une somme de quatre cents livres ».

On ne sait si les Pastoureaux pénétrèrent dans le pays de Foix. La juiverie de Pamiers aurait pu les attirer ; rien ne signale cependant leur passage dans cette ville. Ils étaient à Montgiscard le 15 et le 16 juin et y avaient trouvé la faveur du baile et de ses gens.

Quant à l'autre bande que nous avons laissée dans l'Agenais, elle s'avança, suivant le cours de la Garonne et vint assiéger Castelsarrazin. Elle tua dans cette ville et dans les environs, cent-cinquante-deux Juifs ; mais elle fut battue le 13 ou le 14 juin, par le sous-viguier de Toulouse, Alodet, qui ramena, le 15, dans cette cité, vingt-quatre chariots chargés de prisonniers. L'entrée de ce cortège dans la forteresse du Château-Narbonnais fut marquée par un incident dont les conséquences furent très graves.

Vingt chariots avaient déjà pénétré dans le château, lorsque les Pastoureaux qui occupaient les quatre derniers se mirent à crier au secours, disant à la foule qui les entourait, qu'ils étaient maltraités pour avoir voulu venger la mort du Christ. C'en fut assez. Aussitôt des gens dévoués brisèrent leurs liens et leur rendirent la liberté. Le peuple se mit à leur suite et tous se précipitèrent dans la rue habitée par les Juifs, aux cris de : « À mort! À mort! les Juifs! ». Et le massacre commença. Notre Baruc fut surpris dans sa maison, arraché à ses études et sommé de choisir entre le baptême et la mort. À la vue du carnage que l'on faisait de ses coreligionnaires qui avaient refusé le baptême, il jugea plus prudent de consentir à le recevoir. On le conduisit sur le champ à la cathédrale Saint-Etienne, où il fut remis entre les mains de deux clercs chargés de veiller à l'exécution des ordres reçus. En vain essayait-il de gagner du temps, et d'échapper par la ruse à cette cérémonie qui lui répugnait ; vainement invoqua-t-il le secours de personnages influents ; rien ne réussit. Finalement, il reçut l'eau baptismale, qui le faisait chrétien quoi qu'il en eut.

Le massacre continua au dehors et ne finit qu'à l'heure de vêpres. Cette journée avait coûté la vie à cent-quinze Juifs. Fiers de leur succès, les Pastoureaux se mirent à piller de plus belle le pays Toulousain.

— C'est probablement ces jours-là qu'eut lieu le siège de Verdun. La troupe qui avait subi un échec à Castelsarrazin se reforma et se concentra autour de la forteresse royale qui était très puissante. Les Juifs, pourchassés par leurs ennemis, s'y étaient réfugiés en grand nombre, confiants dans la solidité des murs du château. Le capitaine leur avait bénévolement accordé ce refuge.

Les Pastoureaux vinrent les y assiéger. La résistance des Juifs fut opiniâtre. Ils lançaient sur les assaillants tous les projectiles qu'ils avaient sous la main : pierres, poutres de bois, objets de toute sorte. Quand ils n'eurent plus rien, disent les chroniqueurs, ils leur lancèrent leurs propres enfants.

Les assiégeants frappés de la sauvage ténacité de leur ennemis, mirent le feu aux portes. Les Juifs se sentant perdus et préférant se donner la mort eux-mêmes que de tomber entre les mains des incirconcis, chargèrent le plus robuste d'entre eux de la pénible mission d'égorger tous ses camarades. Cinq cents périrent de la sorte ; quelques enfants furent seuls préservés. Alors, le meurtrier se présentant aux assaillants, leur raconta ce qui venait de se passer dans la tour et demanda le Baptême. Les Pastoureaux indignés, le « dépiécèrent pièce à pièce » (le dépecèrent). Le siège de Verdun se termina de cette barbare façon.

Les Pastoureaux se dirigèrent alors vers Albi. Sur leurs route ils pillèrent les villes de Rabastens et de Gaillac. Ils étaient à Albi le 25 juin ainsi qu'il résulte d'un document daté de ce jour même.

— On relève dans l'enquête faite par les commissaires royaux en 1324, les accusations portées contre les consuls et les habitants de cette ville. Non seulement ils n'avaient rien fait pour en fermer les portes aux Pastoureaux, alors qu'ils pouvaient efficacement opposer de la résistance, mais encore, ils les avaient reçus par groupes, fêtés, nourris, logés, sachant cependant que ces gens-là venaient à Albi pour piller : ainsi qu'ils l'avaient fait ailleurs. Ils n'y avaient, du reste, pas manqué; et, avec l'aide des habitants, ils avaient tué les Juifs, volé leurs biens et occasionné à la ville un dommage de plus de mille livres tournois.

D'Albi, les Pastoureaux prirent le chemin de Carcassonne où, du reste, la plupart d'entre

eux ne devaient point arriver. Avant d'assister à leur débâcle, nous allons dire quelles mesures les autorités civile et ecclésiastique leur opposèrent. (...)

Quelques jours après, le 9 juillet, Jean XXII, affligé du sort malheureux fait aux Juifs par leurs persécuteurs, écrivit, aux princes, seigneurs, sénéchaux, juges, baillis, aux populations des villes et des villages, une lettre pour les supplier d'accorder une protection efficace aux Juifs du Comtat Venaissin et de quelques autres villes.

— Enfin par sa bulle du 22 juillet, il ordonna aux officiers du Comtat et des possessions du Saint-Siège, d'éviter à l'égard des Juifs, convertis à la suite des menaces des Pastoureaux, toute molestation et toute injure contre leurs personnes et leurs biens, leur enjoignant de les traiter avec bienveillance, afin de leur enlever tout prétexte de retourner au Judaïsme.

Il résulte de tous ces documents que le pape fit tout son possible pour mettre un terme aux crimes et aux désordres des Pastoureaux. — Il nous reste à dire si ses invitations furent entendues, ses ordres compris, et tout d'abord quelles mesures furent prises par l'autorité royale pour combattre le fléau.

Il paraît bien qu'à la date du 1er juillet, le roi n'avait encore rien fait, Le pape s'en plaint dans une lettre au Cardinal-Légit Gancelme. Il s'étonne « que la prévoyance royale ait négligé de réprimer les excès et le pernicieux exemple des Pastoureaux, qu'on devrait plutôt appeler loups rapaces et homicides dont les procédés offensent gravement la Majesté Divine, déshonorent le pouvoir royal et préparent pour tout le royaume des dangers inexprimables, si on ne les arrête »,

— Ces paroles sont claires. Le roi y est taxé de négligence. Il finit vraisemblablement par ouvrir les yeux et donna des ordres pour qu'on mit fin aux fantaisies sanguinaires des persécuteurs.

Les sénéchaux, eux, avaient reçu la lettre du pape et compris qu'il fallait finalement se décider à employer la force. Les bandes armées se dirigeaient vers Carcassonne et le Bas-Languedoc ; leur but était Aigues-Mortes où ils avaient le dessein de s'embarquer pour l'Orient. (...) En même temps, le sénéchal réunissait une armée qui vint leur livrer bataille à quelques lieues de Carcassonne.

Le comte de Foix prit part à cet engagement et décida de son issue. Les Pastoureaux y furent massacrés en masse, On fit une multitude de prisonniers, dont quelques-uns furent pendus. Cependant un bon nombre prirent la fuite. Ceux-ci, reformant leurs bandes, se dirigeaient en toute hâte vers Narbonne. Le sénéchal Aimeric de Cros en informa dès le lendemain de sa victoire, le 29 juin, les consuls de cette ville qui répondirent que, conformément aux ordres reçus, ils feraient bonne garde aux portes.

Dans toute la sénéchaussée de Carcassonne, la défense fut organisée. Le clergé s'unit aux officiers civils. Le Camérier du pape prêcha et fit prêcher la croisade contre les rebelles. Les prélats finirent par gagner les populations ; les autorités des villes fermèrent leurs portes aux vagabonds : on leur barra les routes, les défilés des montagnes ; on leur refusa vivres et logement ; on fit si bien que ceux qui ne furent pas pendus ou mis en prison, moururent de faim et de fatigue.

— Le sénéchal de son côté poursuivit sa marche vers Toulouse ; partout où il trouvait des

Pastoureaux, il les pendait à des gibets et aux arbres du chemin, « ici vingt, ici trente ». De sorte qu'il ne resta plus, en automne, dans le Midi, que quelques troupes de ces bandits découragés, rôdant, sans abri, morts de faim et de fatigue.

Quelques-unes de ces bandes, s'il faut en croire plusieurs chroniqueurs, allèrent jusqu'à Avignon où se trouvait le pape, mais n'y firent que passer. D'autres chroniqueurs plus sérieux, disent au contraire que la ville d'Avignon fut préservée de leur invasion par l'extermination qui en fut faite dans le Languedoc et que le pape et les cardinaux en furent quittes pour la peur.

D'après la *Chronographia regum francorum* (Chronique en latin des rois de France jusqu'à Charles VI), Philippe de Valois, pour débarrasser la France de ces ribauds les mena en Italie combattre les Gibelins de Verceil. On leur persuada facilement qu'ils partaient pour la Croisade contre les Sarrazins. Ils passèrent le mont Saint-Bernard et parurent devant Verceil, où un combat fut livré. Les Pastoureaux croyant avoir affaire à des Sarrazins frappèrent les ennemis avec leurs houlettes, en tuèrent plusieurs, mais furent eux-mêmes exterminés jusqu'au dernier. C'était ce que l'on voulait.

Tel est le récit de la chronique. Il est assez vraisemblable que Philippe de Valois, pour délivrer son pays d'un bon nombre de ces brigands embarrassants — tandis que les officiers royaux exterminaient leurs frères en Languedoc — ait conduit ceux-ci en Italie pour les faire tuer. Le siège de Verceil eut lieu en août 1320. De sorte qu'en automne de cette année, ainsi que le dit Bernard Gui (Inquisiteur du Toulousain de 1319 à 1323), les Pastoureaux furent tous dispersés ou détruits.

Il en resta cependant quelques-uns dans le midi. Charles IV se plaint en novembre 1322 que les Pastoureaux aidés par les habitants de Lézat, (Ariège), courent encore en armes et enseignes déployées, dans les sénéchaussées de Toulouse et de Carcassonne (...). »

Source : Gallica-Bnf – Larges extraits de *L'EMEUTE DES PASTOUREAUX EN 1320*, J.-M. VIDAL. Editions : Imprimerie de la paix (ROME, 1898)